

et que les efforts de ses gardiens peuvent à peine retenir, deux chiens sont sur le premier plan. L'un, de forte race, est parvenu au ruisseau, et, la langue pendante, avec une expression singulière d'avidité et de bonheur, étanche sa longue soif : l'autre, de plus petite taille, appartient à une de ces espèces qui, vivant dans une plus grande intimité avec l'homme, ont aussi plus besoin de lui, et comptent davantage sur ses secours. Il se tient devant sa maîtresse qui boit ; il la regarde, le museau levé, les oreilles pendantes ; et l'œil croit voir dans tout son être une sorte de frétillement qui témoigne son désir d'obtenir sa part du breuvage. Près de là est un fort cheval qui, nous l'avons vu, porte un enfant. Il allonge son cou baissé pour boire à un large vase qu'une femme emplit devant lui. Celle-ci retire le vase ; et l'honnête animal, déçu dans son espérance, semble se résigner, non sans peine, à souffrir encore. Le désir, l'hésitation de la timidité, l'étonnement de la déception, une sorte de candeur se peignent à la fois dans son allure ; c'est l'âne de Lafontaine, *qui tond du pré la largeur de la langue*, en avouant *qu'il n'y a nul droit*. Mais le peintre ne s'est pas arrêté là en fait d'intentions piquantes et naïves. A côté, un mouton cherche aussi à s'approcher du vase, mais, à la vue du bras qui le protège, l'innocente bête s'arrête, l'œil indécis, avec une expression de stupéfaction niaise qu'il est difficile de regarder sans sourire. J'ai été surpris, au premier abord, de trouver cette imagination plaisante dans une œuvre si sérieuse. Murillo aurait-il donc deviné, dès le XVII^e siècle, les théories de M. Victor Hugo sur le mélange de la comédie et du drame ? Il est certain que, dans notre peinture de cette époque, on ne trouverait jamais un détail semblable. Les Philippe de Champagne, les Jouvenet, les Poussin, les Lesueur, les Lebrun auraient cru manquer à la dignité de l'art, aux bienséances du genre sé-